

pillon, et le mariage fut célébré aussitôt après sa sortie du couvent.

Les deux époux sont partis pour San Francisco, où ils sont superbement installés dans une des plus riches villas de la cité de l'or ; mais la jeune femme, que sa fortune n'avait pas grisée, se souvint de ses anciennes compagnes et les invita à dîner chez elle un des jours de la semaine dernière.

Le dîner fut charmant, on parla du passé et chacune des ouvrières s'en revint chez elle, emportant un cadeau de prix et des rêves échevelés.

Voilà le petit roman.

Il contient sa morale comme toutes les aventures de la vie.

Cette enfant de dix-sept ans, qui refusait un fort beau parti parcequ'elle voulait être, en tout, l'égale de son mari, raisonnait juste, et aujourd'hui, au lieu d'être une stupide parvenue, c'est une femme toujours bonne et modeste, mais dont celui dont elle porte le nom est fier à juste titre.

.

Ces exemples sont rares, aussi rares que les jeunes gens qui deviennent amoureux de jolies ouvrières dont ils veulent faire leur femme, au lieu de tenter de les séduire lâchement, aussi rares que les blanchisseuses qui refusent des maris riches, aussi rares que les jeunes filles modestes.

Il y a—six mois si vous voulez—j'assistai à un mariage dans une ville quelconque de notre pays.

Les cloches sonnaient à toute volée, la foule rassemblée sur le perron de l'église, les voitures, etc., avaient attiré mon attention, et, passant de ce côté, j'entrai dans la maison de Dieu pour voir la cérémonie.

Un tapis allait de l'autel jusqu'au bas du perron, le sacristain, en grande tenue, attendait à la porte, deux fauteuils garnis de velours, deux prie-Dieu magnifiques, des fleurs, etc., étaient disposés à l'entrée du chœur, c'était un mariage de première classe.

La mariée parut !

Du satin, des dentelles, des bijoux, que sais-je ! une toilette qui coûtait les yeux de la tête. Des demoiselles d'honneur portant aussi bijoux, dentelles et satin, et d'autres femmes encore, toutes parées comme des chasses !

Mais ce qui jetait une ombre dans le tableau, c'était de voir des figures les plus vulgaires, et la plupart de ces personnes si bien mises avaient l'air d'être les femmes de chambres des toilettes qu'elles portaient.

Je m'informai et j'appris que le mari avait une position des plus ordinaires, et que la mariée appartenait à une famille de très humble condition.

Alors, pourquoi toute cette mascarade et pourquoi ne pas se marier d'une manière convenable et en rapport avec la position sociale que l'on occupe ?

Ah ! pourquoi ? c'est parce que ces braves gens voulaient faire comme on fait parfois dans le grand monde, et qu'ils n'arrivaient qu'à le singer.

.

Le même jour, on célébrait dans la même ville—je ne spécifie pas, d'aucuns se reconnaîtraient peut-être et m'en voudraient à mort, tandis que je veux vivre en bonne intelligence avec tout le monde—dans la même ville, dis-je, mais dans une autre église, on unissait un couple à la même heure.

Deux voitures à la porte et rien à l'intérieur qui décelât un événement extraordinaire.

La toilette de la mariée était des plus simples, et les demoiselles d'honneur avaient été priées de rester chez elles.

Très peu de monde dans l'église, la cérémonie se fit au milieu du plus grand calme.

Dans un banc, deux femmes, les deux mères, priaient avec ferveur et appelaient les bénédictions du ciel sur les jeunes gens agenouillés en avant.

La jeune fille apportait à son mari une dot considérable, et celui-ci, riche de son côté, occupait une très belle position.

Et cependant, tout était simple, modeste et sans décors.

Pourquoi tant de silence ici et tant de bruit là-bas ?

Pourquoi ? parce qu'ici tout était vrai et que là-bas ce n'était que du clinquant.

LÉON LEDIEU.

MON ROSIER

Je l'ai planté, je l'ai vu naître,
Ce beau rosier où les oiseaux
Viennent chanter sous ma fenêtre,
Perchés sur de jeunes rameaux.

Joyeux oiseaux, troupe amoureuse,
Ah ! par pitié ne chantez pas,
L'amant qui me rendait heureuse
Est parti pour d'autres climats.

Pour les trésors de l'ancien monde
Il fuit l'amour, brave la mort,
Hélas ! pourquoi chercher sur l'onde
Le bonheur qu'il trouvait au port.

Vous, passagères hirondelles,
Qui revenez chaque printemps,
Oiseaux voyageurs, mais fidèles,
Ramenez-le moi tous les ans.

ÉPISODE DE LA GUERRE DE 1870



mi-chemin d'Etampes et de Rambouillet, à l'ouest de Dourdan sur l'Orge, se trouve Ablis, charmant petit village comme on en rencontre par douzaines dans le département de Seine-et-Oise, dont presque toutes les communes sont des oasis de verdure.

En effet, de quelque côté que plonge le regard en quête de sites pittoresques et de points de vue séduisants, ce ne sont que bois touffus, que collines verdoyantes, que côtes plantés de vignes, que cours d'eau aux nappes argentées, que villas entourées de parcs, que longues avenues ombreuses conduisant à des châteaux princiers, que terrasses fleuries.

.

Donc, nous sommes à Ablis.

Depuis près de trois semaines les Prussiens ont investi la capitale de la France, dont ils comptent partir avant un mois.

C'était le 8 octobre 1870. La journée était brumeuse. Les cœurs étaient navrés. Une appréhension terrible avait saisi les âmes. Les angoisses séchaient les paroles dans la gorge et les pleurs dans les yeux.

Le général Von Schmitz était arrivé suivi de troupes nombreuses et accompagné d'un état-major arrogant.

Des francs-tireurs avaient infligé des pertes assez sérieuses aux bataillons du roi Guillaume, et il s'agissait de faire payer à ces braves volontaires l'audace d'avoir défendu la patrie contre les envahisseurs.

Où s'étaient réfugiés les francs-tireurs ?

Le savait-on, ne le savait-on pas ? Ce qu'il y a de certain, c'est que, désespérant d'obtenir des révélations de la part des habitants, le général, pour forcer les bouches de s'ouvrir, avait fait arrêter 22 otages, choisis parmi les notables, en menaçant de les faire fusiller si, dans un délai d'une heure, la retraite des francs-tireurs n'était pas dénoncée.

L'heure se passa, personne n'avait parlé. Le général prussien décida que les otages allaient être dirigés sur Rambouillet immédiatement, et que là, ils seraient exécutés sans miséricorde.

Le sinistre convoi se mit en route. Les victimes étaient placées entre les soldats, qui hâtaient la marche de ces malheureux en leur donnant des coups de crosses de fusil dans le dos.

Les parents des prisonniers se tenaient sur la route pour saluer une dernière fois ceux qui allaient à la mort.

Voilà qu'à un moment donné, et comme la petite colonne allait sortir du village, un des 22 aperçut sa femme en larmes, debout sur le bord du chemin. Aussitôt le malheureux, faisant un effort suprême et n'écoutant que son désespoir, s'échappa des rangs, force la ligne de soldats qui l'enveloppaient et se précipite dans les bras de la pauvre femme.

A peine les deux époux ont-ils échangé quelques baisers, que le général prussien s'élança à son tour, le revolver à la main, et appuyant son arme sur le front du prisonnier, lui fait sauter la cervelle. Le sang et les chairs jaillissent en éclaboussures hideuses et couvrent le visage de l'épouse.

Cette exécution terminée, le général enveloppa

d'un regard menaçant les 21 victimes qu'il avait encore en son pouvoir. Celles-ci restèrent calmes, attendant l'heure, la minute suprême.

Cet acte de sauvagerie, sur lequel le général comptait pour en effrayer les témoins, n'avait produit aucun effet sur ceux dont l'ignoble guerrier espérait faire des traîtres et des délateurs.

Il résolut de tenter un nouvel effort pour avoir raison de ce mutisme patriotique, et décida que les condamnés n'iraient pas à Rambouillet, mais seraient fusillés sur l'heure.

En conséquence, les soldats reçurent l'ordre de commencer immédiatement le massacre. Le maire d'Ablis fut désigné pour être la première victime. Il s'appelait M. Thiroin.

Deux soldats s'emparèrent de lui et l'attachèrent à un arbre. Douze hommes de l'escorte furent choisis pour remplir l'office de bourreaux.

Le peloton se plaça à vingt pas du patient. Un officier subalterne surveille les assesseurs de Von Schmitz et commande le feu. Au moment où les fusils s'abaissent et où le mot sinistre va être prononcé, une jeune fille, pâle, les traits décomposés par la terreur, mais le regard enflammé, s'élance tout à coup entre les soldats et la victime.

Cette enfant, qui brave ainsi la mort, c'est M^{lle} Thiroin, qui de loin avait suivi son malheureux père.

.

Devant cette action héroïque, les soldats hésitent. L'officier regarde le général pour savoir ce qu'il doit faire. Celui-ci donnera-t-il le dernier ordre ?

Il y eut une demi-minute d'anxiété terrible.

Le père, tremblant pour les jours de sa fille. La fille servant de rempart et de rempart impuissant à son père.

Les yeux de tous les soldats sont tournés vers le général, impassible, presque souriant.

Mais les cuirassiers blancs—c'étaient des cuirassiers blancs—savent trop ce qu'ils doivent à leur général pour oser parler. Ils attendent. Les prisonniers seuls demandent grâce pour leur concitoyen et sa fille.

Enfin, le magnanime général fait un signe : les fusils se relèvent... la fille et le père ont la vie sauve.

.

Oh ! dira-t-on, ce général prussien était moins féroce qu'il voulait le paraître.

Attendez !

Deux heures après, la ville d'Ablis était livrée aux flammes. Cent trente-huit maisons brûlaient. Douze habitants étaient tués à coups de baïonnettes. Une paralytique était enfumée.

Pauvre vieille chrétienne ! On retrouva son cadavre. Elle était morte en égrenant son chapelet,

E.-M. DE LYDEN.

COURRIER DE LA MÔDE

(Voir gravures)

LE MONDE ILLUSTRE, sur la demandes d'un grand nombre de ses lectrices, donne de temps à autre des gravures de modes qui sont reçues avec plaisir.

Nous les choisissons toujours très bien faites, afin que nous puissions nous dispenser d'explications trop détaillées.

Celles que nous donnons aujourd'hui sont très exactes, comme on peut le voir.

Petit col en toile de couleur avec nœud de la même toile.

Col marin blanc avec petits dessins bleu ou grenat.

Petite capote de bébé en mousseline rose ou bleue garnie de satin.

Chapeau pour enfant de trois ans, capote en satin ottoman ; se fait en toutes nuances ; choux et bord de dentelle de la même nuance que le chapeau.

Toilette en mohair-pacha uni, gilet rayé, garnie d'une grosse cordelière de soie.

Chapeau de bébé, garni de satin ottoman, plume blanche, paille très fine.

Très jolie petite capote de toutes nuances garnie de dentelle crème pour l'âge de 5 ans, bord froncé.